

II

Du Victoria-Nyanza à Usongo.

**6 octobre, dimanche. — De Makola à Shikimayi,
2 heures et demie de marche ; de Shikimayi à
Sarawi, 5 heures.**

Après la sainte messe, nous partons vers 7 heures. M. Makay nous accompagne un bout de chemin pour nous conduire chez Makolo, chef tributaire de Ruoma. Ce chef & construit son village entre de grands blocs de granit et à certains endroits l'a entouré de nombreuses palissades ; l'enceinte du borna est pourvue à l'intérieur d'une sorte de fossé destiné aux tireurs, de sorte qu'on ne peut parvenir à la hutte servant de palais, que sous la conduite de gens bien au courant de la topographie de l'endroit. Makolo sortit de sa case appuyé sur deux hommes, et se laissa lourdement tomber sur un « kitî » (petit siège façonné dans un bloc de bois).

Il souffre d'une douloureuse maladie du genou, et comme il préfère les remèdes de ses sorciers à ceux que Makay lui propose, il ne guérira sans doute jamais. Après un court arrêt nous prenons congé de Makolo, puis, ayant remercié M. Makay de son hospitalité, nous continuons notre route.

Nous nous élevons lentement jusqu'à la plaine entre des roches de granit toutes rondes, traversant à pied sec l'extrémité sud-ouest du golfe. Cà et là seulement se trouvent encore dans les roseaux et les fourrés de papyrus des mares isolées, refuges de nombreux hippopotames. Ailleurs le sol marécageux s'enfonce sous les pieds, en sorte que nous ne pouvons nous servir de nos ânes ; mais tout cela aussi disparaîtra, si le lac continue à se retirer pendant quelques années dans la même proportion. Cet abaissement de niveau doit-il être attribué à des variations du cours du Nil ou à une série d'années de sécheresse? C'est ce que l'on ignore.

Le vieux Kiganga, mtémi de Bukumbi, est en train d'installer une plantation de bananiers sur le rivage du lac, et m'a dit que dans son enfance il avait vu là de très beaux bananiers, mais que le lac était revenu et avait tout détruit. Cela plaiderait en faveur de la deuxième supposition. Du reste on a aussi observé un élèvement et un abaissement de niveau sur le Tanganyka.

La rive sud-est du golfe appartient au territoire d'Urima, où l'on nous lit payer si cher le passage il y a deux mois.—Après une marche totale de deux heures et demie depuis la station de Makuy nous atteignons Lubili, le village de Manangua Shikimayi ; ce village est plus connu cependant sous le nom de Manangua. Cette fois Shikimayi ne demande rien, et nous souhaite bon voyage et prompt retour. Aussi nous ne nous arrêtons pas plus longtemps et continuons notre route. Bientôt nous laissons derrière nous les collines et les blocs de granit de l'Urima, et nous entrons dans la plaine située entre Msalala et Néra. Une broussaille épineuse interrompt par endroits la monotonie de ce désert, couvert de « migongoas » isolés, et cette broussaille ne commence pas à verdir comme sur les bords du Nyanza.

Nous marchons cinq heures vers le Sud, exposés à l'ardeur du soleil, sans ombre, foulant un sol noir et brûlant ; nos porteurs ne peuvent stationner sur ce sol sans éprouver sous leurs pieds nus une sensation de brûlure; aussi dansent-ils comme des ours. Dans le fourré épineux se sont installés ça et là des forgerons, qui auront vite détruit pour en faire du charbon, les rares arbres du pays. Toute cette plaine était autrefois couverte par le lac ; à la saison des pluies elle est infranchissable, les masses d'eau des monts Néra, situés à l'Est, et des collines N'kata, situées à l'Ouest, n'ayant pour ainsi dire pas d'écoulement. En ce moment le sol est fendu et crevassé, ce qui rend la marche très pénible. Dans quelques creux se trouve encore de l'eau sur laquelle nos porteurs altérés se précipitent avidement, car c'est le premier jour de marche, et ils ne sont pas encore entraînés. En outre les Bukumbis en général ne sont pas habitués à voyager.

Après une marche fatigante de cinq heures nous arrivons chez les Sarawis, la première tribu importante des Msalala.

Nous voulons établir notre campement près du principal village (Ikuru, capitale), mais le « mwana Nkengélé », le « msikuru » (lieutenant) du « mwimu » (roi) de Msalala, nous invite à nous installer dans le village même. Nous dressons donc" notre tente à l'intérieur du tembé. Celui- ci forme un carré plus ou moins régulier. Les côtés se composent de longues constructions en forme de corridors, faites de branches entrelacées .et recouvertes d'argile, hautes de 2 à 3 mètres et larges à l'intérieur de 3 à 5. Le toit consiste également en un enchevêtrement de brindilles avec une épaisse couche d'argile. Le tembé forme ainsi une petite forteresse, complètement entourée, n'ayant qu'une entrée, et assez bien abritée contre le feu par la couche d'argile. A l'intérieur se trouvent des huttes couvertes en paille et protégées contre l'attaque et le feu de l'ennemi par le tembé, qui joue le rôle de nos casemates. Les villages particulièrement exposés par leur situation sur la frontière sont protégés par des tembés à double ou triple enceinte, et les espaces situés entre les diverses lignes de circonvallation servent à loger les troupeaux de bœufs.

Quand nous traversâmes le Sarawi au mois de juillet, Ikuru n'avait qu'une enceinte. Dans l'intervalle on en avait construit une seconde, et de même nous vîmes dans d'autres villages Sarawis que l'on se mettait sur le pied de guerre, que l'on élevait des palissades, etc. Nous pensions que l'expédition de Stanley en était la cause, mais bientôt nous remarquâmes que les divers villages sont jaloux du msikuru. Celui-ci a seul droit au hongo (impôt douanier), mais les Âtres mananguas veulent aussi avoir leur morceau, et chacun cherche à renforcer sa position afin de pouvoir mettre à contribution les caravanes qui passeront.

Le msikuru nous raconta que beaucoup de ses compatriotes lui en voulaient, à lui et à nous, ses amis, mais qu'il y mettrait ordre le lendemain. Il les placerait dans l'alternative ou de nous laisser passer tranquillement, ou de se battre avec lui. Si, comme il le craignait, les mécontents préféraient ce dernier parti, il nous ferait traverser le Sorao, où nous aurions il est vrai à payer un fort hongo, mais où nous pourrions voyager tranquillement.

Comprenant qu'il avait l'intention de nous arracher un hongo, malgré la coutume de ne pas rançonner les caravanes qui se rendent à la côte, nous lui avons donné quatre dotis (le doti vaut 2m,50 d'étoffe), mais il nous a fallu attendre le lendemain jusqu'à une heure qu'il eût arrangé l'affaire.

7 octobre. — De Sarawi jusqu'au campement dans le pori¹, quatre heures.

Le msikuru nous a annoncé que nous pouvions partir tranquillement, quelques-uns de ses gens nous protégeraient. Nous n'avions pas besoin de cette escorte, car aucun ennemi n'était en vue, et les deux petits villages devant lesquels nous devions passer étaient trop peu importants pour que l'on eût à craindre d'eux aucune attaque. Les trois jeunes gens qui nous avaient été adjoints déclarèrent au bout d'une heure de marche que nous étions en sûreté, et s'en retournèrent.

¹ Le pori est une contrée sans eau et inculte, couverte de broussailles.

Jusqu'à cinq heures nous marchâmes de nouveau dans la même plaine couverte d'herbes, desséchée par le soleil, au sol brûlant et crevassé. A ce moment nous fûmes surpris par une pluie légère. Nous établîmes notre camp à six heures près d'une marc à sec. L'eau que nous apportions suffit à nos propres besoins ; nos porteurs aussi avaient eu soin de s'en munir, mais comme ils en avaient bu la plus grande partie en route, ils durent s'endormir sans boire. Pour nous protéger contre les bêtes féroces, nous construisîmes un petit boma en broussailles épineuses ; puis nous nous couchâmes tranquillement, nous fiant plutôt à la Providence divine qu'à notre borna et à la vigilance de nos gens.

8 octobre. — Du campement dans le pori à Nindo, cinq heures. —

Après une térekéza² on n'a pas besoin d'exciter les porteurs à la marche ; leur provision d'eau étant épuisée, ils ne peuvent trouver de quoi calmer leur soif qu'en allant de l'avant.

² « Kutérékéza » signifie faire cuire les aliments et marcher pendant l'après-midi. On emploie habituellement ce procédé quand on doit traverser des contrées privées d'eau. Les porteurs apprêtent leur nourriture, emportent de l'eau et marchent jusqu'au soir. Dans le pori on dort afin de pouvoir partir à l'heure propice et d'atteindre l'eau dans la matinée.

A cinq heures et demie nous étions donc tous sur pied, et nous arpentions gaillardement, dans la fraicheur du matin, la plaine ouverte devant nous. A droite et à gauche de grands troupeaux d'antilopes et de zèbres se montrent à une distance de 500 à 800 mètres, mais nos vêtements blancs, visibles de loin, nous empêchent de les approcher, et nulle part il n'y a de buisson derrière lequel on puisse se dissimuler. Ces troupeaux se composent d'animaux de différentes espèces, et une antilope brune, de la taille d'une biche, semble leur servir d'éclaireur. Dès que cet animal aperçoit au loin quelque chose d'insolite, il prend aussitôt la fuite, entraînant tous les autres après lui. Après quelques tentatives infructueuses je renonçai à la chasse et pris la tête de la colonne. Du reste nous n'étions pas sans inquiétude. Les pâtres Néras amènent souvent leurs troupeaux dans cette vaste plaine herbeuse ; or, après les incidents du passage de Stanley à travers le Néra, une rencontre avec une pareille bande n'aurait pas été à souhaiter pour nous, et l'éparpillement de nos forces eût été dangereux.

Cependant, quelque loin que nous regardions, pour découvrir la présence d'un ennemi dans cette vaste plaine, qui s'étend vers l'Est à une distance de 7 à 10 kilomètres jusqu'aux monts Néra, nous n'apercevons rien d'inquiétant ; ça et là se montre un troupeau qui, après un examen plus attentif, se trouve être une harde d'antilopes ou de zèbres. Vers neuf' heures enfin nous atteignons un léger taillis, et bientôt après un épais fourré où nous n'avons plus rien à craindre des pâtres Neras.

A 10 heures et demie nous franchissons les champs de sorgho du Nindo, déjà privés de leur récolte, et nous établissons notre tente à Kuikuru (la capitale). Nindo appartient tout comme Sarawi au district de Msalala, et il est administré au nom du mwiinu de Msalala par un msikuru (Kagunu), ancien esclave qui a su s'attirer la bienveillance de son maître. Ce msikuru semble vouloir justifier cette faveur, car Nindo, de même que Sarawi, est, sur la route du Nyanza, l'endroit le plus redouté des caravanes pour son hongo.

De deux à quatre cents dotis y sont d'usage, mais la plus grande partie n'arrive pas sans doute entre les mains du mwimu. On nous raconte que celui-ci a fait des reproches à son représentant au sujet de ces procédés spoliateurs, mais ils ont été inutiles, car le lieutenant y trouve son compte et n'a pas encore rencontré son maître. Le msikuru nous accueillit très amicalement, et vint sous notre tente pour nous faire visite et voir ce que nous avions, afin d'établir d'après cela ses exigences. Une petite défense d'éléphant, appartenant à un des porteurs, lui fournit l'occasion de demander combien nous avions d'ivoire ; à la vue de nos fusils, il voulut savoir si nous en avions d'autres. En même temps il inspectait notre cuisine et notre literie. Il me semble posséder de grandes dispositions pour l'emploi de douanier, et se trouver ainsi parfaitement à sa place. Au point de vue où se place le mwimu, sa nomination a été heureuse, mais les caravanes n'ont pas plus que nous à s'en réjouir.

Tout l'après-midi nous fûmes gênés par une foule importune d'habitants du village qui ne nous laissèrent absolument aucun repos, critiquant et raillant, plus que nous l'avions vu faire ailleurs, toutes nos actions, nos prières, nos lectures, notre manière de manger, etc. Au soir le msikuru nous fit savoir qu'il demandait trente dotis d'étoffe, deux fusils, un sac de poudre, une boîte de capsules, deux chemises de flanelle, deux assiettes, une tasse et divers autres objets. Une pareille exigence était impudente. Il demandait la moitié des étoffés avec lesquelles il nous fallait arriver jusqu'à la côte, et de tout le reste nous n'avions que le strict nécessaire. Mais avec de pareils gens les arguments raisonnables ne servent à rien ; inutile de lui dire, par exemple, que ce n'était pas l'usage de payer un hongo en allant vers la côte ; que l'eau coulait vers le Nyanza, mais n'en revenait pas ; que de même le blanc apportait des biens (*mali*) dans le pays, mais n'en emportait aucun vers la côte, etc. Rien n'y fit. Après avoir marchandé jusqu'à 10 heures, nous déclarâmes :-

« C'est bon, nous lui donnerons ce qu'il demande, mais si nous périssons en route, soit de faim, puisque le msikuru nous enlève nos étoffes, soit par ruga-ruga, puisqu'il nous prive de nos fusils et de nos munitions, soit de froid, puisqu'il nous vole nos chemises et nos couvertures, alors tous les blancs diront que le msikuru de Nindo en est cause, et si un jour les askaris (soldats) de Bwana Kihe-« mera Risasi ou les Wadeutschi (Allemands) « viennent dans le pays, tout le monde saura pourquoi. » Là-dessus il renonça aux fusils, aux chemises, aux couvertures et aux munitions, et se contenta de 27 dotis et d'une assiette. Le doti valant actuellement 6 marks (7 fr. 50 C.), notre passage sans bagages nous coûtait donc 180 marks (225 fr.).

Qu'une certaine redevance soit payée aux chefs du pays, c'est dans la règle; mais que des coquins changent cette redevance en un vol véritable, c'est ce qu'on ne peut souffrir. Il n'y a plus place pour l'Européen dans l'Afrique équatoriale s'il peut y être rançonné impunément et obligé par-dessus le marché de recevoir et de donner des assurances d'amitié.

Lorsque nous avons traversé le Nindo au mois de juillet, nous avons donné 200 dotis, des fusils, des munitions, etc., en tout environ 1,400 marks (1,750 fr.), et aujourd'hui le msikuru nous affirme qu'il était absent 'à cette époque, autrement il nous en aurait coûté 400 dotis. A Sarawi on nous demanda 250 dotis, des armes, de la poudre, etc., soit 1,750 marks (2,125 fr.). Nous avions quitté Unyanyembé avec 184 charges, dont 100 ballots d'étoffes. De ceux-ci, 10 furent employés au paiement de nos porteurs, 5 à leur entretien et à la nourriture des 55 enfants et des 4 blancs, 26 en hongos, sans parler des armes, de la poudre et des étoffes plus fines ; c'est-à-dire que le hongo a exigé 26 p. 100 de notre avoir. Il nous fallut payer à Uyui 5 p. 100, à Ngulu 1 p. 100, à Samawi (Kwa-Masali) 2 p- 100, à Shinyanga 1 1/2 p. 100, à Nindo 4 p. 100, à Sarawi 5 p. 100, à Urima 7 p. 100, pour un trajet d'à peine 300 kilomètres. On voit facilement ce qui peut rester aujourd'hui à une caravane se rendant de la côte vers l'intérieur. Aussi les Arabes se réunissent-ils en grandes caravanes qui n'ont pas plus à payer, mais plutôt moins, car elles peuvent plus facilement inspirer la crainte.

9 octobre. — De Nindo à Shinyanga, six heures.

A 5 heures et demie nous sommes prêts à marcher. Nous voulons prendre congé du msikuru, mais il ne se montre pas. Cette tentative nous a toujours donné l'occasion de visiter l'intérieur du tembé. Il est partagé par des palissades en une quantité de quartiers. Un homme nous a dit que cette disposition avait pour but de pouvoir continuer la défense, si le tembé, protégé cependant par un bouda extérieur, venait à être pris. Comme si une flèche enflammée, lancée du haut du toit, ne suffisait pas pour mettre en feu toutes les huttes de chaume que renferme l'enceinte, et rendre ainsi la résistance impossible ! Toutefois nous ne voulons pas détruire la confiance du msikuru dans l'inexpugnabilité de Nindo, et nous prenons la route de Shinyanga, situé à l'Est. Nous sommes forcés de faire ce détour pour éviter l'Usanda, où le P. Girault fut attaqué l'année dernière et tua plusieurs de ses assaillants.

Nous marchons de nouveau pendant 6 heures à travers la plaine de Néra, en partie découverte, en partie légèrement boisée, sans rencontrer personne appartenant à cette tribu. Seul un troupeau de girafes, derrière un fourré de mimosas, regarde passer la caravane. Peu ayant d'arriver à Shinyanga nous franchissons le lit desséché d'un ruisseau ; dans la saison des pluies, il coule du côté du nord-est. Vers 11 heures nous atteignons le premier village Shinyanga, et vers midi Ikuru, bâti à l'abri de puissants rochers granitiques. Notre arrivée provoque une consternation générale ; les gens ne savent pas s'ils doivent voir en nous des amis ou des ennemis. Le mtémi est absent. Ce n'est qu'en voyant notre faiblesse numérique et le petit nombre de nos fusils que les nègres reprennent confiance, et nous demandent si nous sommes les deux blancs qui viennent après Stanley pour « finir » ce que Limatandelé (Stanley) a pu encore laisser.

On avait dit que deux blancs venaient en toute hâte, et à cette nouvelle les Bâneras s'étaient enfuis dans la forêt, abandonnant troupeaux et villages. Et nous qui avions craint d'être attaqués par cette tribu ! Pour calmer ces gens nous leur dîmes qu'à la vérité nous cherchions à rejoindre Stanley, mais que nous ne faisions de mal à personne. Alors ils se mirent à raconter mille choses étranges sur Stanley, qui avait traversé leurs villages dix jours auparavant, sur les Baturkis et les Banubis³ qui leur plaisaient peu, ajoutant que Stanley avait donné au mtémi deux dotis dont il était très content, etc. Il est vrai que Stanley a peut-être 300 Remington, portés à 700 ou 1,000 par la renommée, et que l'on est obligé d'être coulant à son égard. Avec nous, ce n'est pas la nième chose. Le mtémi enhardi exige de nous sept dotis, et l'engagement d'en donner encore deux autres à sa « gori » (femme), à Kisumbi. Mais il nous offre une belle chèvre et du lait, tandis que le mtémi de Nindo ne nous a rien donné.

³ Turcs et Nubiens qui accompagnent Emin.

Cette différence de traitement entre Stanley et nous, montre clairement ce que l'Européen doit faire pour ne pas être rançonné impudemment. Que l'on vienne avec deux ou trois cents bons fusils, et l'on n'aura de difficultés nulle part. Peut-être pourrait-on encore s'y prendre d'une autre manière. On pourrait retenir sur la côte les caravanes d'ivoire envoyées par ces repaires de brigands ; ils verraient que l'on a aussi des moyens d'action contre eux. Plus d'un chef de village réfléchirait, et regarderait alors les Européens passant par son pays autrement que comme des vaches à lait.

Le soir quelques gens de Bukumbi arrivèrent et demandèrent à se joindre à nous pour aller jusqu'à la côte. La population du Shinyanga appartient à la tribu des Wasumakas et était autrefois très riche en troupeaux de bœufs; mais Mirambo était venu dans le pays, avait détruit une grande partie des villages et emmené les troupeaux. De son temps l'Européen allait de Tabora jusqu'au Nyanza sans payer une upandé (deux aunes) de hongo, tous les petits chefs msalalos étaient aux pieds du roi Mirambo.

Puis à sa mort son royaume se morcela, et maintenant les hongos augmentent chaque année. Dans le Sarawi il nous avait fallu payer au mois de juillet deux hongos; l'année prochaine, quand tous les villages se seront fortifiés et rendus indépendants les uns des autres, il en faudra donner au moins quatre.

10 octobre. — De Shinyanga à Kisumbi, trois heures et demie. — De Kisumbi à Samui (kwa Masali) trois heures et demie.

Après une bonne nuit de sommeil, nous sommes de nouveau prêts à partir à 6 heures. Le mtémi Kudililua nous accorde la faveur d'une audience d'adieu. C'est un homme d'un certain âge, tout à fait cérémonieux et en outre très vain. En parlant il cache toujours la partie inférieure de sa figure. Nous croyions tout d'abord que c'était pour dérober son noble visage aux profanations de nos regards indignes ; mais dans un vif mouvement de cette tête royale, l'étoffe qui la couvrait s'étant dérangée, je pus voir une large brèche dans les dents du chef, et l'éénigme fut résolue.

Sa Majesté ordonna encore de nous donner un pot de lait en guise d'adieu, puis se rendit à son troupeau de vaches pour surveiller l'importante opération de la traite. En cela certes il n'a pas tort, mais il y gagne bien peu, car pendant que le maître était près de son troupeau, nous avons vu sur le chemin de la hutte royale un grand vaurien de 15 à 16 ans en train de faire baisser le niveau du lait dans le pot, derrière le dos du roi. Il y a donc aussi chez ces peuples primitifs des employés de l'État qui se livrent à des détournements !

Nous traversons rapidement les rares champs de sorgho, maintenant en friche, du Shinyanga, et nous entrons de nouveau dans le pori, broussaille épaisse et épineuse où se trouvent peu d'arbres utilisables. Pendant trois heures et demie nous marchons vers le Sud-Sud-Ouest, suivant le sentier par lequel Stanley nous a précédés il y a environ dix jours ; nous traversons quelques lits de ruisseaux desséchés qui semblent se diriger vers le Nord-Est, et nous atteignons à dix heures et demie le district de Kisumbi.

Le Kisumbi dépend également du mtémi de Shinyanga, mais il est bien plus peuplé et mieux cultivé que ce dernier pays ; aussi l'on a peine à comprendre pourquoi le chef a établi sa résidence non pas ici, mais au milieu des rocs granitiques du Schinyanga. Peut-être celui-ci lui est-il particulièrement cher, à titre de pays natal.

Gori, la femme du mtémi, nous accueillit amicalement ; elle nous offrit, à nous et à nos gens, de grands pots de pombé, et après avoir reçu les deux dotis promis à son seigneur et maître, nous permit de continuer notre route. Devant le tembé nous vîmes une tête de lion plantée au bout d'une perche ; c'est le lieu d'asile des esclaves en fuite. Quand le fugitif a pu atteindre cette perche, il est inviolable et appartient au mtémi. Il y a dans chaque district de pareils lieux de refuge, ce qui prouve qu'au sein de la vraie population nègre l'esclave n'est pas absolument dénué de recours contre son maître, et qu'il lui reste un moyen de se soustraire à ses mauvais traitements. Il n'en est pas de même, que je sache, dans les contrées musulmanes.

A onze heures nous partons de Kisumbi et nous marchons dans la direction du Sud-Sud- Ouest, à travers un pays partout cultivé, vers le district de Samui, allié du Kisumbi, et plus connu sous le nom de Masali, qui appartient à son chef. Sur cette route nous ne voyons que de rares baobabs, la contrée est complètement déboisée et l'on y trouve à grand'peine même du bois à brûler. A droite nous avons les chaînes de collines de l'Usanga, à travers lesquelles passe la route directe de Samui à Mingiriti. Sur la gauche, au Sud-Est, le pays s'abaisse peu à peu vers la plaine Mayonga. Nous atteignons vers une heure et demie les premiers tembés de Masali, et à deux heures et demie nous établissons notre campement sous un beau tamarin, devant l'endroit principal, appelé ici, comme partout, Ikuru.

Dans le village nous trouvons tout en mouvement. Les grands tambours de guerre, en forme de poire (longs d'un mètre et deuil et larges d'un mètre), façonnés dans un tronc d'arbre et recouverts de peau de zèbre, sont alignés ; les jeunes gens dans leur costume de guerre sont assis autour de puissantes cruches de pombé, tandis que les drapeaux, les fusils et les armes sont appuyés contre les murs.

On nous explique qu'en qualité d'alliés de Mintiginia d'Usongo ils sont sur le point de marcher contre Simba et de l'attaquer aux premières lueurs du jour. Mintinginia avait appelé dans le pays les Wahumbas ou Bashikiras (tribu des Masaï), afin de châtier avec leur aide le mtémi de Simbe, qui l'année précédente avait fait venir Kapera et pillé une partie de l'Usongo. Kapera était l'ennemi mortel de Mirambo, sous les ordres de qui Mintinginia combattait. Maintenant Kapera est mort, et son fils a succombé également dans la lutte contre Mintinginia. Cependant, malgré tout cet appareil guerrier et les grandes cruches de pombé, l'on remarquait peu d'ardeur belliqueuse chez ces jeunes gens, et ils eussent préféré rester autour des cruches. Masali est un homme paisible, et son peuple suit son exemple.

Mais le devoir commande, et à quatre heures la troupe, forte d'environ soixante hommes, se met en mouvement, précédée de deux drapeaux rouges. A cinq cents pas du village elle fait halte pour attendre les retardataires, puis elle gravit une petite hauteur, derrière laquelle elle disparaît, au bruit continual des coups de fusil, ce qui aura passablement entamé sa mince provision de poudre. Comme nous faisions remarquer qu'il eût été plus sage de réserver sa poudre pour les Simbas, un vieux nègre à cheveux gris nous répondit : — « Nous ne nous battons pas, c'est l'affaire des Masaï ; nous nous contentons d'emmener les troupeaux de bœufs. »

Masali ne nous demanda rien. Nous lui donnâmes deux dotis, sur quoi il déclara que nous ne lui devions rien, lui ayant déjà payé le hongo lors de notre voyage à Bukumbi. Le bon gros homme est donc raisonnable. Il envoie du pombé dans notre tente, s'excusant d'en avoir si peu ; mais les guerriers qui venaient de partir avaient tout bu. Nous n'eûmes pas de peine à le croire.

Nous avions laissé quelques-uns de nos gens à Kisumbi pour acheter des chèvres ; ils arrivèrent le soir avec dix bêtes, à une upandé de Bombay la pièce (une upandé vaut 1m,75 ou trois marks, c'est-à-dire 3 fr. 75 C.). Chez Masali nous trouvons de même d'abondantes provisions à des prix modérés; pour une upande nous avons assez de sorgho pour trente personnes.

11 octobre. — De kwa Masali au mto Mayonga, trois heures et demie ; de là au camp dans le pori, quatre heures.

Après avoir marché une heure et demie vers l'Est, nous atteignons le dernier village Samui; puis delà vers le Sud-Sud-Est, à la même distance, le campement près du mto Mayonga, ruisseau maintenant à sec, mais important dans la saison des pluies et coulant dans la plaine du même nom. En considérant la carte du chemin parcouru pendant les trois derniers jours, je ne puis que m'étonner des nombreux détours que nous avons faits et qui ont doublé notre route. e

Le chemin le plus court irait de la rivière Mayonga au péro Masali, d'où nous venons (péro est la dénomination générale pour tous les villages situés sur la frontière, et signifie village frontière). De là, laissant Ikuru et kwa Masali sur la gauche, il traverserait le Samui dans la direction du Nord-Ouest et arriverait au péro situé sur le sentier venant de Kisumbi ; puis de là, suivant toujours la même direction (Nord-Ouest), laissant Kisuwbi à droite, il irait rejoindre Mingiriti et Nindo à travers la partie orientale de l'Usanda. De cette façon le chemin du premier péro Samui au Nindo, que nous avons mis quinze heures à parcourir, serait réduit à huit heures pour une caravane se rendant au Nyanza. Une caravane bien armée n'aurait de difficultés que dans le Samui, le hongo devant être traité à Ikuru (la capitale). Les gens de l'Usanda, dont on touche la frontière pendant deux heures, ne se frotteraient sans doute plus à une forte caravane de blancs.

La plaine mayonga s'étend au Nord-Est jusque dans la contrée d'Uthia, et la rivière coule vers le Nyanza, au dire unanime de tout mon monde.

D'autre part, il est vrai, j'ai entendu dire que la rivière n'était autre que le Ngombé d'Urambo qui se dirige vers le Tanganika ; toutefois j'aurais peine à le croire. Comme elle ne coule pas pour l'instant, il est impossible de rien savoir de précis. Quand on creuse le sable dans la rivière, on y trouve de l'eau en toute saison. La plaine Mayonga est découverte ; par endroits seulement on y voit des fourrés d'acacias; à la saison des pluies elle est inondée, se change en un grand marécage et devient impraticable. Les caravanes suivent alors la ligne de collines située à l'Est près de Masali, pour gagner Simba par un détour.

Nous restons près de la rivière jusque vers deux heures, faisons notre provision d'eau et tournons au Nord-Est une rangée de collines ardoisières qui longe la rivière. Jusqu'alors nous n'avions vu que du granit. Sous un arbre une « dala » (perche de porteur) attire notre attention ; l'œil perçant de nos nègres découvre aussitôt un bâton brisé, de la farine répandue et bientôt après du sang desséché; à côté quelques perles bleues et deux capsules brûlées.

Il n'est pas difficile de trouver l'enchaînement de ces circonstances. Un homme isolé, se reposant sous l'arbre, avait été surpris et tué à coups de feu par des brigands ; et les hyènes si nombreuses dans le pays avaient entraîné le cadavre. La vie d'un homme compte pour peu de chose dans ce pays; un sac de sorgho, une upandé d'étoffe suffisent pour exciter la cupidité et pousser au meurtre. Cette plaine Mayonga n'est rien moins que sûre. Dans cette saison on n'y trouve pas d'eau à une distance de 35 à 40 kilomètres; aussi beaucoup de gens des caravanes s'attardent épuisés, et tombent sous les coups des brigands aux aguets. Ce fut dans cette plaine, en se rendant de Simba à Samui, que le frère Max, un Allemand, frère laï de notre mission, perdit la vie. Un brigand caché dans un buisson le perça traîtreusement de sa lance, espérant que s'il tuait un blanc toute la caravane tomberait en son pouvoir; mais les askaris (soldats) le massacrèrent. Nous recommandons à nos gens de marcher toujours en rangs serrés, et nous continuons notre route, nous fiant à la protection de Dieu.

Du reste cette partie de la plaine se prête peu aux embuscades ; nulle part un arbre ou un buisson ne s'élève sur le sol noir et crevassé ; on n'y voit qu'une herbe desséchée, au-dessus de laquelle, dans l'ardente chaleur du soleil, l'air tremble comme au-dessus d'un fourneau fortement chauffé. Aussi nos porteurs n'avancent que lentement jusqu'à ce que nous atteignions au bout de deux heures d'épais fourrés où je tirai un énorme porc à verrues ; mais j'hésitai à suivre l'animal blessé dans le hallier, car on ne sait ce qu'on y rencontre. Au soir, nous établissons notre camp, et construisons un solide boma avec des acacias épineux.

12 octobre. Du campement dans le pori à Ngulu, quatre heures; de Ngulu à Isongo, deux heures.

Après une marche de quatre heures dans la direction du Sud-Sud-Ouest, tantôt à travers d'épais buissons, tantôt en plaine rase, et pendant laquelle nous franchissons plusieurs lits de ruisseaux coulant tous vers le Nord-Est,

nous atteignons à dix heures un pays découvert, et les premiers tembés de Ngulu, détruits par Kapera. Ngulu tire son nom de sa position et signifie : hauteur. Le pays obéit à Mintinginia d'Usongo. Sans nous y arrêter plus de temps qu'il n'en faut pour puiser de l'eau, nous continuons notre route à travers ce district. Nous rencontrons un berger masaï qui, appuyé sur sa solide lance, garde son troupeau, produit de la guerre, et nous adresse un ricanement amical. Bientôt après nous atteignons les villages de "l'Usongo et apercevons sur une hauteur le borna de M. Stokes, dépassé par les toits coniques de ses cabanes. Y étant arrivés à midi, nous établissons notre tente dans la cour intérieure. Nous y trouvons l'agent de M. Stokes, M. Moïse Willing, nègre qui parle et écrit l'anglais ; mais tous les blancs, Stanley, Emin-Pacha et les autres sont partis par la route d'Ikungu, il y a quatre jours.

Nous sommes obligés d'accorder un jour de repos à nos porteurs épuisés ; demain Stanley aura donc encore une avance définitive de cinq jours sur nous. Il était parti vingt jours avant nous de la mission anglaise de Makolo.

Dans l'après-midi nous nous rendons à Kuikuru, situé à une demi-heure de là. Le mtémi était absent, il était parti pour une expédition contre Simba. Nous trouvâmes sa « gori » (première femme), une grosse dame imposante qui nous reçut amicalement. Cependant, tous les hommes étant partis, elle ne put nous accorder ce que nous demandions, c'est-à-dire un guide pour Ikungu. Mais nous pûmes renouveler dans les magasins de M. Stokes notre provision d'étoffe que les hongos avaient presque entièrement épuisée. Par suite des dangers de la guerre toutes les choses précieuses de la maison isolée de M. Stokes avaient été transportées à Kuikuru, résidence de Mintinginia. Celui-ci est le « frère de sang » de M. Stokes. Quand j'ai traversé Usongo au mois de juillet, Mintinginia était également absent. Sa gori nous raconta qu'il était à la chasse, mais en réalité il était chez les Wahumbas , dans le voisinage d'Usagara , pour appeler dans le pays ces guerriers indomptés et se défaire de ses ennemis avec leur secours.

En rentrant vers le soir à notre campement nous vîmes dans la direction du Nord-Est de grandes colonnes de Rimée, signe du succès de l'expédition. Près de notre tente nous trouvâmes quelques Masaï avec le bouclier, la lance et le glaive ; ils nous firent comprendre que la guerre était finie, tous les ennemis battus, les villages brûlés. Ces Masaï ont des corps élancés et nerveux ; ils sont vêtus de peaux de bêtes ; dans les lobes des oreilles, allongés d'une façon difforme par des chevilles de bois, ils portent de vraies masses de fer. Rarement un sourire brille sur leurs traits toujours sévères. Leur armement consiste en un grand bouclier ovale, de peau de bœuf, peint en noir, blanc et rouge, et en une forte lance terminée par une lame de 80 centimètres de longueur sur plus d'un décimètre de large. L'autre bout de la hampe porte une pointe de fer tout aussi longue. Le tout atteint jusqu'à 2 mètres de long. A leur épaule pend un fourreau de bois renfermant un glaive qui mesure environ 60 centimètres ; à la poignée le fer est entouré de cuir; il n'y a pas de garde.

Au haut du bras, le Masaï porte encore un petit poignard. Ces guerriers dédaignent les armes à feu, ce qui ne les empêche pas de se rendre redoutables même à des ennemis qui en possèdent, et tout propriétaire de troupeaux est leur ennemi. Chez ce peuple l'occupation des jeunes hommes: consiste à entreprendre souvent de lointaines expéditions dont le pillage est le but, à moins qu'une tribu ne les appelle à son secours contre une autre, et alors les troupeaux enlevés leur appartiennent. Ils vivent presque exclusivement du produit de ces troupeaux, se contentant de planter quelques bananiers ; aussi n'ont-ils pas besoin d'esclaves. Leur langage est complètement différent des langues Bantu, et n'a que des intonations profondes et gutturales. Rarement on trouve un interprète pour causer avec eux. Plusieurs fois des Européens les ont visités dans leur pays, situé entre Kilimandscharo, les montagnes de l'Usagara et la côte, et ils ne se sont pas toujours montrés bienveillants envers eux.

Nos visiteurs cherchaient à nous prouver leur amitié par de nombreuses poignées de main. Nous pûmes acheter quelques chèvres de leur butin. « Kanyenyé » (petite), nous dit un grand gaillard en mesurant l'étoffe. Mais quand nous lui eûmes dit aussi « kanyenyé » en montrant une de ses chèvres, il jeta son étoffe sur son épaule et décampa.

13 octobre, dimanche. — Dès le matin, de nombreux coups de feu annoncent le retour de Mintinginia victorieux. Les guerriers passent devant notre campement, chargés d'un lourd butin. Des lits tendus de peaux de bœufs, des pots, des paniers, des kitî (sortes de sièges) et autres vieilleries pareilles, formaient la part de butin revenant à Mintinginia. Les Masaï poussaient leurs troupeaux devant eux, et Mintinginia amenait à sa résidence une grande foule de prisonniers de guerre, femmes et enfants. Tous les tembés du Simba et de l'Ugogo au nord-ouest de l'Usongo sont brûlés, les mtémis se sont enfuis avec ceux des hommes qui ne sont pas tombés sous les terribles lances des Wahumbas, les deux districts sont soumis à l'autorité de Mintinginia, qui y établit comme lieutenant un de ses nombreux fils.

Du côté de Mintinginia la guerre semble justifiée. Ces tribus avaient pillé et brûlé une partie de ses villages ; mais quelles calamités n'a-t-il pas déchainées sur ce pays hier encore si florissant, et combien d'innocents, femmes et enfants, expieront dans un esclavage éternel la rapacité et la cupidité d'un mtémi ! Et ces guerres sont quotidiennes. Elles dévastent le pays et peuplent les marchés à esclaves de Tabora et des villes de la côte, car le vainqueur cherche à se défaire le plus promptement possible de sa marchandise humaine. La fuite est trop facile aux prisonniers. Aussi, dans le cours de cette même journée, les Masaï les vendirent à raison de deux esclaves contre un âne, qui peut leur rendre plus de services, car dans leur pays ils n'ont que faire d'esclaves.

Le soir nous revenons à Ikuru, afin de complimenter le mtémi et de lui demander un guide, la guerre étant finie. Il était très fatigué, ayant marché deux nuits et s'étant battu dans la journée.

Cependant il nous accueillit fort amicalement et nous promit pour le lendemain un guide et quelques chèvres. Lorsqu'il nous dit qu'il était très fatigué, nous le « soulevâmes » selon l'usage des Wanyamnézis, c'est-à-dire que nous saisîmes et soulevâmes ses mains ; puis nous prîmes congé de lui.

De tous les mtémis, Mintinginia est le seul qui se montre toujours d'une amabilité égale envers les Européens. Un cadeau souvent sans valeur lui suffit. Cette fois-ci il nous dit qu'à notre retour nous devrions lui apporter deux ustensiles pour transporter de l'eau en guerre et à la chasse, car dans cette expédition il avait beaucoup souffert de la soif. Mintinginia peut bien avoir cinquante ans, mais il est encore d'une vigueur toute juvénile. Il marche toujours le premier au combat; il est bon tireur; ses sujets l'aiment et le redoutent. Une puissance européenne pourrait se servir de lui pour prendre pied dans l'Unyamnézi sans grande dépense.

Que l'on parvienne à trouver pour Mirambo un successeur qui soit assez puissant pour être partout redouté, et qui soit assisté des conseils et de l'exemple d'un Européen, et on aura fait beaucoup pour la paix du pays situé entre le Tanganika, Tabora et le Nyanza ; les routes redeviendront sûres, et nous autres missionnaires nous pourrons travailler sans interruption à la transformation du pays. De tous les chefs Wanyamnézis, Mintinginia me paraît être le seul chez qui une pareille tentative aurait chance de réussir. La présence d'une petite troupe commandée par des Européens lui donnerait un tel ascendant que son nom suffirait partout pour maintenir l'ordre, et d'un autre côté l'Européen ne pourrait plus être soupçonné de vouloir « gruger » le pays. J'avoue qu'un Européen trouverait sans doute peu de charmes dans un poste pareil, mais il aurait occasion d'y faire beaucoup de bien. L'Usongo est légèrement ondulé, dépourvu de bois, comme la plus grande partie de l'Unyamnézi, et relativement sain.

A notre retour nous constatons que trois de nos Wakuinbis ont pris la fuite par crainte des Wahurnbas, mais nous avons assez de gens pour les remplacer. Les pauvres diables ne songent pas qu'ils auront porté leur charge pour rien du Nyanza jusqu'ici, c'est-à-dire pendant environ deux cent cinquante kilomètres.